

entendait le prophète essayer ses conférences sur quelques fidèles.

En avril 1833 Jean Reynaud rend compte du Pauthier dans la *Revue encyclopédique* ; sans doute il s'agit d'un ami, d'un collaborateur ; il écrit : « La plupart des journaux ont déjà entretenu le public de cette importante traduction. » Voilà, et il y en aura d'autres, suffisamment de preuves : la pensée hindoue n'était ni inconnue ni indifférente aux sujets de Louis-Philippe¹. L'enthousiasme de Cousin pour elle ne s'exprimait pas à demi-mot : « Quand nous lisons avec attention les monuments poétiques et philosophiques de l'Orient et surtout ceux de l'Inde qui commencent à se répandre en Europe, nous y découvrons maintes vérités, des vérités si profondes et qui font un tel contraste avec la petitesse des résultats auxquels le génie européen s'est quelquefois arrêté, que nous sommes contraints de plier le genou devant la philosophie orientale et de voir dans ce berceau de la race humaine la terre natale de la plus haute philosophie. » On retrouve dans ces lignes l'écho plutôt amplifié de la faveur que les textes hindous obtenaient successivement auprès des disciples de Diderot et Herder qui cherchaient l'âge d'or des poètes, auprès des métaphysiciens et des mystiques qui, tels Schopenhauer ou Eckstein, croyaient en une Inde modèle de toute spiritualité (dans l'Appendice de ses *Premiers essais*, Cousin se glorifie d'avoir eu pour élèves J.-J. Ampère et Eugène Burnouf).

Toutes ces tendances avaient été rassemblées en Frédéric Schlegel – et, une fois de plus, c'était de son *Essai* de 1808 que provenait la ferveur de Cousin : « Même la plus haute philosophie des Européens, avait écrit Schlegel, l'idéalisme de la raison, tel qu'il est exposé par les philosophes grecs, comparé à la lumière abondante et à la vigueur de l'idéalisme oriental, ne semble qu'une faible étincelle

1. Une partie du Pauthier-Colebrooke relative aux Védas était reproduite en 1833 par Loiseleur-Deslongchamps à la fin de ses *Lois de Manou*, qui n'ont pas cessé d'être réimprimées dans les « Classiques Garnier ».

prométhéenne dans toute la splendeur céleste du soleil de midi, une pauvre étincelle vacillante et toujours prête à s'éteindre » (cit. *Feuilles de l'Inde*, I, p. 460-461). En somme, la divulgation des textes était longtemps freinée par deux sortes d'obstacles : l'empirisme et la rareté des instruments linguistiques, grammairaux et vocabulaires ; la pauvreté du matériel typographique, dont se plaignit à plus d'une reprise la Société asiatique. Et cependant la présence de la pensée hindoue s'étendait dans la conscience occidentale ; une vénération croissante y présentait un nouveau sublime de poésie et de méditation, et ne concourait pas moins à la connaissance que celle-ci ne la renouvelait.

Les décisives années 1830.

La diffusion des orientalistes

Quels publics cette connaissance atteignait, et par quels véhicules, c'est un point important. Celle du sanscrit n'agissait pas seule, et se comprendrait mal si on ne la replaçait dans l'ensemble des découvertes linguistiques qui proliféraient l'une par l'autre et retentissaient l'une sur l'autre. Je compte les ouvertures dans le mur des langues longtemps scellées : 1785, le sanscrit – 1793, le pehlevi – 1803, les cunéiformes – 1822, les hiéroglyphes – 1832, le zend. Pour les langues iraniennes et assyriennes, il reste sans doute à exploiter les premiers indices ; Burnouf et Lassen, Rawlinson et Oppert s'y emploieront ; la fondation de l'assyriologie ne sera confirmée que lorsqu'en 1842 Jules Mohl aura lancé Botta, à Mossoul, sur la piste de Ninive (Botta avait travaillé sur les cunéiformes avec Burnouf). Cependant on peut dire que vers 1830 les domaines antiques de l'Asie sont frayés. En un demi-siècle le circuit que les hommes n'avaient guère tenté ni peut-être entrevu durant les millénaires est bouclé : la Terre a achevé d'être ronde grâce à quelques impérissables griffonnages et à quelques lampes de professeurs ; le passé s'est mis à devenir un infini.

144 / La Renaissance orientale

Car, si les cinq grandes nouveautés en cinquante ans, que je viens de dénombrer, sont nouvelles totalement, d'autres ne le sont moins qu'apparemment : après Sacy et Rémusat, c'est toute l'étude de l'Islam et de l'Extrême-Orient, pour la première fois désensorcelée, qui passe de l'anarchie conjecturale et de l'échafaudage romanesque à l'enquête organisée, à la pénétration profonde. Pour les études islamiques, je me borne à rappeler, après celui de Sacy, les noms d'Étienne Quatremère, Caussin de Perceval, Garcin de Tassy, Jaubert, Reinaud. C'est le département le plus peuplé et animé à l'époque romantique (d'ailleurs, beaucoup de ses chefs font autorité dans des domaines voisins, sémitisme, indianisme, sinologie). J'en signale ce qui occupe les littérateurs. Expédition d'Égypte et prise d'Alger jouent pour lui. Le domaine arabe était celui dont on pouvait croire qu'on le connaissait ; on croyait cela presque aussi du chinois. Cependant les études arabes et persanes prennent au XIX^e siècle une extension, un sérieux, qui influencent la littérature ; les traductions coup sur coup multipliées des antéislamiques, des poètes et mystiques iraniens Ferid-eddin-Attar, Saadi, Omar Khayyam, avec Sacy, Tassy, Defréméry entre autres, celle de Firdousi par Mohl, sont des événements dans l'histoire de l'esthétique ; le Dr Perron documente Nerval ; Eugène Boré, le cercle de Lamennais. Pour le chinois, Stanislas Julien et Bazin, à côté de Rémusat et Pauthier, mettent dans la circulation une certaine idée de romanesque et de théâtral, Hervey de Saint-Denys une importante idée de poésie. Et ces Orientales qui s'accumulent à Paris sont en correspondance avec d'analogues acquisitions faites par toute l'Europe.

Que parvient-il de tout cela à la masse des contemporains, qu'en acceptent les mémoires, qu'en passe-t-il dans les façons de penser ?

Parmi les savants : de 1820 à 1860, dans les lectures faites à l'Académie des Inscriptions aussi bien que dans les Tables du *Journal des Savants* (déjà cité pour les années 1816-1817), la part des orientalistes est celle du lion ; en 1853, la

littérature orientale, placée en tête de la Table, obtiendra seize titres d'articles contre neuf à tout le reste des littératures anciennes. Camille Jullian écrira (*Extraits des historiens français du XIX^e siècle*) à propos de Sacy et Rémusat : « Leurs articles, multipliés à l'infini, dans le *Journal des Savants*, pouvaient faire croire au monde érudit que l'Orient absorbait alors toutes les forces scientifiques de la France. »

Parmi les gens de lettres : la *Revue des Deux Mondes* débute en pleine Renaissance et justifie son titre ; elle réserve progressivement une place majeure aux innombrables chroniques orientales : J.-J. Ampère occupe à lui seul trois colonnes de la première Table, il parle en plusieurs articles du *Bhâgavata-Purâna* en 1840, du *Râmâyana* en 1847. Théodore Pavie, qui n'a guère moins de registres à son orgue, ne détient pas moins d'emplacements ; il figure notamment pour sept articles sur la littérature hindoue ; il est avec Ampère une sorte de chroniqueur attitré de ces rubriques. Quinet s'y prodigue aussi. Comptes rendus de travaux de Burnouf, Pictet, Tassy, Hammer, Hervey de Saint-Denys ; beaucoup sont anonymes, quelques-uns signés par Montégut, grand introducteur de littératures étrangères, ou Lerminier, grand homme du groupe du *Globe*.

Et la vogue des littératures étrangères profite notablement à l'Orient. Villemain, deuxième bouche d'or de l'Université après Cousin, comme lui personnage officiel, et inventeur de la littérature comparée, écrit dans la *Revue* sur William Jones, en 1857 seulement, il est vrai. Philarète Chasles (*Mémoires*, I, 93) montre les directeurs des revues romantiques ignorants eux-mêmes mais recherchant ceux qui savent des langues, afin de satisfaire leur clientèle qui leur « demandait du neuf » ; ce même mécanisme veut que les libraires offrent de l'Orient parce qu'il y a une demande d'oriental ; l'oriental profite largement du goût qui favorise tout dépaysement. Chasles lui-même s'intéresse à l'Orient, qu'il approcha à ses débuts ; de 1851 à 1860 il donne aux *Débats* d'importants articles, bien étudiés, sur les dernières

découvertes (j'y reviendrai à propos des livres de voyages). D'écrivain en écrivain, la curiosité fait des recrues : Gustave Planche touche à l'Inde en 1857 à cause de Taine, Montégut à la Chine en 1863 à l'occasion d'Hervey de Saint-Denys.

Autre bon baromètre des mouvements d'opinion : la *Revue britannique*. Entre 1825 et 1869 j'y relève une vingtaine d'articles sur les religions de l'Inde et de la Chine ; en 1827 deux titres intéressants : *Difficultés de l'étude des langues orientales*, et *Le Pâli* ; en 1834 et 1838 on revient deux fois sur le théâtre indien ; en 1837 apparaissent la littérature antéislamique et le *Shah-Nameh*. Et je ne parle, tout cela décelant pourtant une attention en éveil et la stimulant encore, ni des contes orientaux qui foisonnent dans les années 1840 (mais c'est alors un phénomène universel), ni de plus de cinq pages de Table (1825-1879) pour l'Inde historique, pittoresque, etc. (c'est un autre phénomène très général). On pourrait multiplier l'expérience, la renouveler pour chaque pays, si toute statistique n'était un assez évident trompe-l'œil pour gêter les meilleures causes¹. De soigneux travailleurs (Burtin, Guillemin) ont fait des sondages : l'un s'étonne de voir dans le *Correspondant* « tant d'articles consacrés à l'Inde, à la Perse, à la Chine » ; l'autre cite : *Revue européenne*, août 1835, article de Louis de Carné sur les épopées indiennes ; décembre 1833-janvier 1834, articles sur les doctrines religieuses de l'Inde ; *Globe*, novembre 1829-janvier 1830, trois articles sur le bouddhisme ; *Revue de Paris*, septembre 1832, épisode du *Mahâbhârata*.

Dans les Revues comme dans les Universités, les études orientales sont vers 1830 l'une des branches attirantes des études ou anciennes ou étrangères, au moment où la notion d'étranger, munie de son plus grand prestige, est en train de renouveler la notion d'antique. En veut-on une vérification commerciale ? Dès 1825 le marché de la librairie orientale

1. Mlle M.-L. Dufrénoy a établi (*Journal de la Société de statistique de Paris*, nov.-déc. 1945) les courbes les plus autocatalytiques (avec abscisses et asymptotes) des publications orientales (fictions, XVIII^e siècle.)

s'organise d'un pays à l'autre ; nous en pressentions des amorces en voyant Anquetil, dès 1786, faire venir de Londres la *Bhagavad-Gîtâ*, Langlès en 1803 se procurer, d'Angleterre aussi, les dernières nouveautés ; mais voici l'annonce de la librairie Dondey-Dupré sur la couverture du *Journal asiatique* : « Par suite des relations que nous venons d'établir, nous sommes à même de procurer, dans le plus bref délai et au prix le plus modéré, les ouvrages de littérature orientale publiés en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Allemagne, etc. » Où en est donc le grand public ? On a beau ne pas oublier qu'un chiffre ne dit jamais que ce qu'on lui fait dire, cinq colonnes de littérature relative à l'Inde seule dans le *Catalogue de la Librairie* de Lorenz pour les années 1840-1875 font impression. Dans les bilans rétrospectifs du *Manuel du Libraire* de Brunet, plus de trente colonnes pour les langues de l'Asie, et presque tout se rapporte à des ouvrages du XIX^e siècle, publiés avant 1865 ; deux colonnes pour la poésie de l'Inde et de la Chine, trois pour leur théâtre, deux pour leur roman ; quarante-cinq numéros pour la « religion des peuples orientaux » ; pour les langues asiatiques, plus de cinq cents, dont cent soixante-quatre pour l'Inde seule, alors que les récits de voyages aux Indes n'en absorbent que cinquante-deux. Encore faudrait-il chercher sous d'autres rubriques ; en un peu plus d'un demi-siècle, quelque cinq cents ouvrages ont touché à des choses hindoues.

Voyons ce qui est dans toutes les mains : les dictionnaires. En 1834, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, dont les articles orientaux passeront dans la *Biographie Didot*, l'article *Philologie* enregistre amplement les découvertes et de l'orientalisme et de la linguistique ; le terme « philologie comparée » y est admis et renvoie à Burnouf, Grimm, Bopp, Klaproth, Rask, Grotefend, G. de Humboldt, G. Schlegel, Lassen. L'article *Orient* est complété par une très longue note sur les orientalistes, où les enseignements de l'École des langues orientales et du Collège de France sont exposés en détail. L'article *Linguistique* tient vingt-sept colonnes ;